

**ÊTRE VIVANT ET LE SAVOIR**  
De Alain CAVALIER, 2019  
**Mardi 24 septembre à 20h30**  
**en présence du réalisateur**



**Depuis quand a-t-on parlé de maladie, de mort et de deuil avec autant de finesse, de profondeur et d'espièglerie mêlées ? Son *Être vivant et le savoir* est un documentaire aussi magistral que bouleversant** Par Thierry Cheze

Ne l'appellez plus cinéaste. Depuis 2000 et son choix de ne plus tourner qu'avec sa seule petite caméra DV, Alain Cavalier se définit lui-même comme un « filmeur ». 50% artiste, 50% artisan, 100% poète espiègle, il nous fait depuis partager son intimité (*Le Filmeur*) et celle des personnes qu'il a aimées (Irène) ou qui le passionnent (ses récents *Six portraits XXL*) avec une générosité malicieuse jamais démentie. *Être vivant et le savoir* s'inscrit dans cette même logique bien que né d'un accident de parcours. Au départ, Cavalier souhaite en effet se lancer dans une adaptation de *Tout s'est très bien passé*, le livre où Emmanuèle Bernheim racontait le choix de son père de se faire euthanasier. *Être vivant et le savoir* s'ouvre sur la préparation de ce projet où son amie de 30 ans a accepté de jouer son propre rôle face à lui qui incarnera son père. Jusqu'à ce qu'un matin, l'écrivaine l'appelle pour lui dire que le tournage devra être retardé. Car la maladie vient de la frapper sournoisement. On va suivre à l'écran et hors champ le combat de cette femme, ses espoirs, l'amour de son compagnon Serge Toubiana, son besoin de ne plus se montrer, son impérieuse nécessité de continuer à échanger avec son ami dans des lettres d'une beauté éclatante. Jamais Cavalier ne se fait intrusif ou voyeur. Il se passionne pour une somme de petits détails (un Christ crucifié, des courges...) façon inventaire à la Prévert comme autant de pièces d'un puzzle qui, une fois la dernière posée, vous submerge d'une émotion inouïe. Un chef d'œuvre de pudeur.

<http://www.premiere.fr/Cinema/News-Cinema/Être-vivant-et-le-savoir-Un-nouveau-chef-doeuvre-signé-Alain-Cavalier-Critique>



« La mort n'est rien » affirme le chanoine Henri Scott Holland. Pourtant, comment concevoir en toute sérénité un événement aussi incroyable que la disparition de notre être ? Le deuil et la disparition ont largement nourri la filmographie de ce cinéaste atypique qu'est Alain Cavalier. Désormais âgé, il voit la mort rôder autour de lui. Avec une infinie délicatesse, il témoigne en premier lieu de ses adieux à une amie de longue date en route vers la Suisse, pour programmer son départ vers l'au-delà. S'il affirme ne pas craindre la mort, il avoue qu'une petite répétition avant le grand saut le rassurerait. Quoi de mieux alors que de s'octroyer le rôle du mourant dans l'adaptation au cinéma du roman de son amie Emmanuèle Bernheim ?

Mais le destin en décidera autrement. De sa voix posée et rassurante, le réalisateur explique avec sagesse et légèreté que d'autres circonstances permettront de donner naissance à un autre film, celui-là même dont il déroule pour nous les moindres instants. Reprenant un procédé qui lui est cher et qui fit d'*Irène* l'un de ses films les plus emblématiques, il commente minutieusement ce qu'il filme. Avec ce style épuré qui n'appartient qu'à lui, loin des artifices cinématographiques, simplement muni d'une petite caméra, il rend compte, entre humour et poésie, de la précieuse banalité de la vie, en s'arrêtant sur les multiples détails qui la composent (des soldats en faction, les ébats d'un couple de pigeons parisiens, quelques moineaux picorant sur un rebord de fenêtre, mais aussi des natures mortes de toute beauté sur lesquelles il s'attarde avec un plaisir évident), pour mieux décortiquer le bonheur d'être vivant.

Juste quelques gros plans sur son amie déjà malade, mais toujours souriante auquel s'ajoutera un portrait en pied qui l'autorise, sur le ton de la plaisanterie, à faire admirer la qualité de ses chaussures. Ensuite, il rompt le tête-à-tête entre Emmanuèle et lui, pour ne laisser la place qu'à l'évocation et inviter ainsi le spectateur à s'installer au cœur de cette histoire universelle. Sans aucun voyeurisme, à travers un échange de lettres à l'écriture élégante, on suit sans drame le combat de cette femme, ses espoirs, sa pugnacité et son sens de la dérision inaltérable et quand la dernière image apparaît, on reste submergé d'émotion face à tant de pudeur et de finesse. Un moment rare de cinéma !

Claudine Levanneur

<https://www.avoir-alire.com/etre-vivant-et-le-savoir-la-critique-du-film>

**NATURES MORTES, VIVANTE NATURE**

par Olivia Cooper Hadjian

Dans la continuité de ses *Six Portraits XL* d'un côté et d'*Irène* de l'autre, *Être vivant et le savoir* rend compte d'amitiés profondes et de la finitude. Au cœur du film se trouve Emmanuèle Bernheim. Dans son livre *Tout s'est bien passé*, elle racontait comment elle avait accompagné son père vers une mort choisie. Alain et Emmanuèle ont le projet d'adapter ce livre : elle y jouerait son propre rôle et lui, celui de son père hémiparétique. En attendant de tourner ces scènes, le cinéaste s'imprègne de l'univers de son amie, filme les objets qui l'entourent, ses mains qui cuisinent et ses yeux bleus sous un bandeau qui recouvre sa tête - Emmanuèle vient d'apprendre qu'elle était atteinte d'un cancer et subit une chimiothérapie. C'est toutefois surtout dans la solitude que ces moments partagés avec l'amie malade mûrissent. La voix de Cavalier résonne alors, elle qui, dans un atelier aux allures de théâtre miniature, se fait l'écho des séquences strictement documentaires, en convoquant une mémoire récente ou plus ancienne. Le cinéaste y compose des natures mortes qui sont autant de manières de faire face à l'issue fatidique qui guette chacun. Cavalier fait affleurer ce qui nous unit aux animaux - chat et pigeon comptent parmi les personnages du théâtre de chambre - et aux plantes - notamment ces courges disposées telles des figures dressées, ou bien découpées et livrées à une fascinante déliquescence. Lorsqu'Alain décide de répéter la scène de la mort du père d'Emmanuèle, il dit viser une « dissolution dans le cosmos », embrassant ainsi non seulement son appartenance au vivant, mais aussi à la nature toute entière.

Quoi qu'il filme, Cavalier parvient à rendre visible la part de mort inhérente à la vie mais aussi, de manière moins évidente, la part de vie que contient la mort - rien ne se perd, tout se transforme. Le cinéaste met en scène deux types de mouvements : celui d'une plante qui croît et celui d'une toupie qui ne tourne que sous l'impulsion d'une main humaine. Si la vie et la non-vie cohabitent dans la nature, le point de bascule de l'un à l'autre reste fuyant. La religion apparaît dès lors comme une voie possible pour appréhender ce mystère. La figure du Christ, mort-vivant par excellence, devient l'un des personnages principaux du petit théâtre. Mais le cinéma lui-même offre peut-être un moyen plus rapide et plus sûr de ressusciter les corps. Bien que la caméra reste inerte, elle est ici portée, bousculée, reflétée dans des miroirs et réglée à vue. Elle se présente surtout comme un instrument révélateur - Cavalier embrasse ce qui se trouve devant lui à travers l'ocilleton -, et un prolongement de la mémoire, sur cet écran où se rejouent des scènes déjà vues. Derrière la caméra, le filmeur, lui, ne cesse jamais de vivre et par là aussi de se rapprocher de la mort. À Emmanuèle qui s'inquiète de voir le tournage repoussé par sa maladie, Alain répond : « On fera le film avec ce qu'on est au moment où on tournera. » Voilà qui condense la nature même d'un regard unique, fondé sur l'attention portée à un présent pris dans l'inexorable fuite du temps.

<https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/etre-vivant-et-le-savoir-2/>

